

# Bulletin bibliographique

Autor(en): **R.M. / F.F.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **71 (1926)**

Heft 5

PDF erstellt am: **06.08.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« Le Comité central nous demande si nous avons de nouveaux vœux à exprimer. Nous avons l'intention de répondre négativement. Nous nous tenons du reste en contact avec le colonel Blanchod qui dirige avec succès l'instruction militaire préparatoire dans notre canton. Notre impression très nette est qu'il faut surtout que les prescriptions soient très larges ; le malaise qui existe est plus une question de personnalités que d'organisation. Il ne faut pas oublier que ceux qui s'occupent de l'I. M. P. le font par pur dévouement et que ce qui est possible à Zurich ne l'est pas à Genève. On ne peut agir à Lausanne comme à Bottens ou un autre village de notre campagne vaudoise. Il faut du tact, de la compréhension des mentalités pour faire fonctionner les groupements divers qui s'occupent de nos futurs soldats. Que l'autorité fédérale se borne à fixer le budget et es buts que l'instruction doit atteindre. »



## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

### Lecture d'infanterie

« *Das Zusammenwirken der Infanterie mit ihren schweren Waffen* », von Fr. von Merkatz, Oberst a. D. Berlin 1925. (Helbing et Lichtenhahn Buchhandlung, Basel, Fr. 3,75.)

Voici un livre fait suivant la bonne manière. Il ne s'adresse certes pas aux beaux esprits tactiques ni aux stratèges de haut vol qui ne recherchent dans leurs lectures militaires que des formules flamboyantes et définitives. S'il présente les défauts inhérents à tout enseignement théorique, il est par contre fortement construit, révélant chez l'auteur une incontestable maîtrise du sujet. Le lecteur qui prendra la peine de suivre le développement de ce thème très actuel ne perdra pas son temps. L'auteur est un spécialiste de la mitrailleuse<sup>1</sup>. Il a basé son enseignement sur une situation tactique normale : attaque et défense d'une position, dans le cadre d'un régiment d'infanterie. Une carte au 1 : 25 000 portant le dessin des positions et les signes conventionnels des troupes, permet au lecteur de suivre les différentes phases du combat. Certes, il faut s'armer de patience pour absorber cette vaste matière, fixer sa pensée et suivre de près une lecture, dont la cadence est constamment ralentie par des renvois à la carte et aux différents schémas qui lui servent d'escorte. L'auteur s'est proposé de démontrer, en commentant très à fond les différents exercices jusqu'à l'échelon de la section, la nécessité d'une liaison intime entre l'infanterie et les mitrailleurs (mitr. lourde).

On nous objectera que cette affirmation n'a rien d'émouvant et que ce thème est devenu presque archaïque. Il est certain que tout

<sup>1</sup> Il est également l'auteur de : « *Unterrichtsbuch für die M. G. Kompagnie* ».

honnête mitrailleur sait que sa tâche n'existe qu'en fonction de celle du fusilier et que le plus mal bâti des fusiliers a compris l'importance de l'appui moral et matériel que lui donne le mitrailleur. Mais il n'est pas moins certain aussi que l'application du principe de la collaboration entre ces deux armes en est encore, surtout chez nous, à l'état rudimentaire. Quel est le chef de section-mitrailleur connaissant à fond la technique de son arme, ses qualités balistiques, ses possibilités de feu et sachant exactement où il doit faire installer ses pièces de façon à pouvoir battre, de flanc, dans les meilleures conditions possibles, et maître de ses feux, tel ou tel objectif ? Et quel est le jeune chef de section de l'infanterie qui sache « apprécier » techniquement le feu des mitrailleurs, estimer la valeur de son appui et comprendre les servitudes auxquelles cette arme « lourde » est soumise ?

Mais, nous dira-t-on, quel bénéfice peut-on retirer de la lecture d'une œuvre étrangère et qui traite de principes tactiques découlant de l'utilisation d'un matériel d'infanterie plus puissant et plus complexe que le nôtre ne l'est ? Sans doute, ce serait faire preuve d'ingénuité que d'assimiler, à doses régulières et à seule fin de s'en orner l'esprit, toute la littérature militaire qui nous vient « d'ailleurs ». Mais il ne s'agit point de cela. L'emploi de la mitrailleuse est avant tout d'ordre technique. Il vise, quelle que soit la situation tactique : le tir et ses multiples applications. Or, toutes les mitrailleuses de toutes les armées ont à peu près les mêmes caractéristiques : (automatisme, puissance, précision, poids) d'où découlent les mêmes règles d'utilisation. Un traité allemand ou français ne demande pas un lecteur allemand ou français, mais un lecteur intelligent.

A l'intention de nos jeunes camarades (qui sont, par définition des lecteurs intelligents) nous allons essayer de dégager les traits essentiels de ce livre, dont le titre : « La coopération de l'infanterie avec ses armes lourdes » est un index suffisant et qui en résume la matière.

On entend par « armes lourdes de l'infanterie » :

En France : la mitrailleuse ; le canon de 37 : (portée utile 2000 m., grande précision, grande rapidité de réglage, possibilité de faire du tir masqué et surtout mobilité suffisante pour suivre l'infanterie dans toutes les circonstances du combat. En outre, légèreté du projectile facilitant le ravitaillement en munitions ; le mortier d'accompagnement : portée utile 1500-2000 m., projectile plus puissant que celui du canon, 3-4 kg., trajectoire courbe, permettant d'atteindre des objectifs fortement défilés.

En Allemagne : la mitrailleuse ; le lance-mines (Minenwerfer). La Reichswehr ne possède pas de canon d'accompagnement organiquement attribué à l'infanterie, comme c'est le cas dans l'armée française<sup>1</sup>.

Le Règlement provisoire de manœuvre d'infanterie française du 1. II. 1920 (2<sup>me</sup> partie) nous donne clairement, à l'article 59, la définition de ces armes : « Le canon de 37 et le mortier d'infanterie permettent de résoudre un certain nombre de problèmes en face desquels l'artillerie est impuissante par suite du manque de temps ou de précision ». Nous voyons que l'attribution de ces armes lourdes à l'infanterie a été faite dans l'intention d'augmenter la puissance de feu de cette arme.

<sup>1</sup> Le char de combat (tank) est aussi considéré comme arme lourde de l'infanterie, mais ses formations ne relevant pas directement d'un corps de troupes de cette arme, nous n'en parlerons pas ici.

Dans notre infanterie, la seule arme « lourde » est la mitrailleuse <sup>1</sup>. Mais, si nous manquons de canons d'accompagnement et de mortiers, cela ne signifie pas que notre infanterie soit caduque. Limitons notre sujet ; les lignes qui suivent se proposent :

a) de fixer les différentes modalités d'emploi par lesquelles notre mitrailleuse a successivement passé.

b) de préciser le rôle actuel de la mitrailleuse en fonction de celui de l'infanterie (fusiliers et fusiliers-mitrailleurs).

c) d'attirer l'attention du lecteur sur certaines idées, émises par l'auteur du livre qui sert de prétexte à notre développement.

A. (*fixer les différentes modalités d'emploi par lesquelles notre mitrailleuse a successivement passé.*)

Nous avons vu ailleurs <sup>2</sup> en vertu de quelles influences techniques les formations de l'infanterie avaient évolué. La courbe qui, de 1870 à nos jours tend à « mécaniser » les moyens d'action de l'infanterie montre bien quel rôle de premier plan la mitrailleuse joue dans le domaine de la puissance de feu de l'arme principale. Il faut attribuer à l'arme automatique la profonde modification apparue dans l'aspect extérieur de la manœuvre des compagnies d'infanterie. Les formations diluées, dont la grande faiblesse est qu'elles compliquent l'action coordonnée des petites unités, ne sont que la résultante de l'augmentation croissante des moyens de feu. En face de l'arme automatique, les anciennes formations de l'infanterie (lignes de tirailleurs) étaient trop vulnérables, d'où l'agrandissement du front ou secteur de combat de chaque unité, surtout aux échelons inférieurs. Mais ce sont là choses connues, et sur lesquelles il est devenu oiseux d'insister. Ce qui est intéressant à fixer ici, c'est que l'infanterie, affaiblie dans sa valeur matérielle, dans sa puissance de feu et de choc, a appelé à son « aide » la première arme automatique « venue ». Et cette collaboration plus intime entre le fusilier et le mitrailleur s'est faite sous la forme, pour ainsi dire, d'une « aspiration » de la mitrailleuse lourde de l'arrière vers l'avant. Il s'est produit ce que nous pourrions appeler un « déclassement ». La mitrailleuse, dont l'emploi tactique est subordonné à ses nombreuses servitudes (poids, vulnérabilité, ravitaillement en munitions difficile) était destinée, de par sa nature et dès le principe, à n'être pour l'infanterie qu'une espèce d'artillerie des premiers échelons. Elle ne devait être qu'un parent assez « éloigné » du fusilier. Le danger commun qui rapproche les hommes et, partant les armes, fit du mitrailleur le frère du fusilier. Et, dès ce moment, l'on vit les unités de mitrailleuses se disloquer et fondre dans l'infanterie. Alors que le feu des mitrailleuses ne prend son caractère de puissance que s'il est employé en groupement dans le cadre minimum de la section de mitrailleurs, ce feu se « désarticula » pour se prêter aux multiples fantaisies tactiques des compagnies d'infanterie. Ce fut le cas surtout chez nous, où l'on eut souvent le spectacle douloureux de voir cette arme lourde, dont la valeur réside avant tout dans le tir, perdre son souffle à vouloir suivre, au nom de la sacrosainte collaboration des armes, le fusilier, en s'adaptant à sa cadence

<sup>1</sup> Nous laissons sciemment de côté le renfort que peut donner le commandant de division aux corps de troupes de l'infanterie sous forme d'artillerie d'appui direct, qui, à certains échelons et dans le sens d'une subordination réglementée, pourrait aussi être considérée comme « arme lourde » de l'infanterie.

<sup>2</sup> R. M. S. Avril 1924 : *Pourquoi la mitrailleuse légère devient-elle une arme du fusilier ?* (Réd.)

R. M. S. mars-avril 1925 : *Le Fusil-mitrailleur*, 1925. (Réd.)

de progression et d'attaque. Illogisme dont on connaît les effets : manque de liaison, ouvertures de feu retardées par une succession de prises de positions, paralysie de certaines pièces par manque d'objectifs, et sur terrain plat, par la présence même de l'infanterie attaquant devant elles.

La naissance du fusil-mitrailleur remet de l'ordre dans cette parenté occasionnelle. Son introduction dans la compagnie d'infanterie donna à cette dernière (chez nous : donnera) une nouvelle vitalité, qui avait été considérablement affaiblie pour les motifs que l'on sait.

B. (*préciser le rôle actuel de la mitrailleuse en fonction de celui de l'infanterie (fusiliers et fusiliers-mitrailleurs.)*)

Nous avons vu que la collaboration intime entre les mitrailleurs et les fusiliers pouvait se justifier du fait de l'inexistence d'une arme automatique « légère ». Malgré leur entraînement et malgré leurs efforts, les compagnies de mitrailleurs ne pouvaient donner à l'infanterie une arme automatique liée à la manœuvre des premiers échelons et leur « service d'arrière » (chevaux, charrettes, caissons, munitions) était une chaîne trop lourde qui devait, malgré la mobilité des unités de mitrailleuses, infailliblement paralyser le « mouvement » des mitrailleurs et créer entre leur cadence de progression et celle des fusiliers une dissociation préjudiciable à l'action commune. De ce compromis tactique découla en partie l'utilisation souvent illogique des mitrailleurs. En désorganisant le feu des compagnies mitrailleuses et même souvent celui de leurs sections (emploi des mitrailleuses par pièces), en répartissant ce feu automatique à petites doses, dont bénéficiaient, en général, « toutes » les unités de l'infanterie, on fit perdre à la compagnie de mitrailleurs son caractère essentiellement fait de puissance. Collés et subordonnés aux compagnies de l'infanterie qui leur servirent d'« entraîneurs », les mitrailleurs furent happés par ce « mouvement en avant » au plus grand préjudice de leur feu. Feu et mouvement sont les deux éléments fondamentaux sur la combinaison desquels repose la manœuvre de l'infanterie. Alors que la mitrailleuse n'agit que par son feu, la méconnaissance des caractéristiques de cette arme lourde exigea souvent d'elle un « mouvement » qui s'harmonisât avec celui de l'infanterie. Ce fut une erreur de principe. La compagnie d'infanterie avait besoin du feu d'une arme automatique légère et faisant organiquement partie de cette unité. Le fusil-mitrailleur ou mitrailleuse légère comblèrent cette lacune en renforçant considérablement les moyens d'action de l'infanterie. Relevée de ses fonctions occasionnelles, la mitrailleuse « lourde » reprit les tâches primaires auxquelles ses caractéristiques la destinaient : tirs puissants, opérés en groupements (dans le cadre minimum de la section-mitrailleuse).

Désormais, la mitrailleuse pourra prendre à sa charge (principalement dans le cadre du bataillon) toute tâche exigeant de la « puissance », de la « précision » et de la « portée », tandis que le fusil-mitrailleur, utilisant en cela ses avantages, résoudra avant tout des tâches à courtes distances, demandant de la mobilité et une exécution rapide. Autrement dit, ces deux armes automatiques se complètent, malgré leur utilisation à des échelons différents, et leur feu n'a de raison d'être qu'en tant qu'auxiliaire du mouvement de l'infanterie (attaque) ou pour arrêter le mouvement de l'ennemi (défense).

C. (*De quelques idées émises par l'auteur du livre mentionné précédemment.*)

En lisant les pages du Colonel v. Merkatz, l'on songe à deux autres ouvrages, de source française : *La méthode d'instruction dans le cadre d'un combat de bataillon*, du commandant Thiéry, et le *Combat de l'infanterie*, du colonel Alléhaut<sup>1</sup>. Ces trois œuvres sont du meilleur genre didactique. Leurs auteurs sont passés maîtres dans l'art de concrétiser des principes en les appliquant à des cas précis qui les illustrent pour le plus grand bénéfice du lecteur. Analysons d'une façon succincte quelques remarques de l'auteur allemand. Nous les avons cueillies au fil de notre lecture et ne chercherons pas à les lier logiquement. Elles peuvent se grouper en : Remarques techniques et tactiques.

*Remarques techniques :*

Comme nous l'avons vu, l'introduction du fusil-mitrailleur dans la compagnie d'infanterie a donné à la mitrailleuse une plus grande « indépendance ». Cette indépendance par rapport à l'infanterie (premiers échelons) permet aux mitrailleurs de résoudre des tâches à grandes distances et d'exploiter la grande portée de leur arme. Le colonel v. Merkatz affirme que des tirs à 1200 m. ont encore des résultats très appréciables. Il va sans dire qu'il s'agit avant tout du genre de but à battre. Notons simplement, en passant, le souci qu'on paraît avoir dans la Reichswehr, d'utiliser cette arme automatique aux grandes distances. Rentre dans le domaine de ces tirs, la question si délicate du tir indirect. En France et en Allemagne on s'est occupé depuis longtemps de ce genre de tir d'une valeur incontestable et qui permet aux mitrailleurs (surtout sur un terrain comme le nôtre) d'étendre leur champ d'action en utilisant un procédé de pointage spécial. Ces tirs relèvent de missions particulières, telles que : feux de concentration, barrages de protection, tirs de harcèlement, etc.

Notre littérature militaire a abordé ce sujet à plusieurs reprises. La réalisation du tir indirect ne va pas sans de grands inconvénients. Dans nos services d'instruction, le temps disponible manque pour inculquer à nos cadres et à nos hommes la technique de ce tir spécial. On objecte aussi les grandes dépenses de munitions en regard du résultat pratique atteint.

Ce sont là des raisons qui expliquent en partie la timidité avec laquelle on progresse dans ce domaine, chez nous. Mais ces raisons ne sont pas suffisantes pour détourner notre attention d'un des problèmes les plus actuels en matière de tir, parce que ces tirs rentrent précisément dans le cadre des tâches que peuvent résoudre les unités de mitrailleurs. Au surplus nous pouvons dire que le tir indirect est actuellement à l'étude chez nous et qu'on arrivera certainement à des résultats permettant d'établir une théorie de ce tir.

L'auteur insiste sur la nécessité d'une instruction technique à donner à tous les officiers d'infanterie. Il va jusqu'à demander que tout commandant d'une compagnie de fusiliers sache commander une unité de mitrailleurs. Cette exigence n'est pas exagérée, puisque la compagnie de fusiliers renferme elle-même des armes automatiques. Des exemples de tirs par-dessus les troupes d'assaut amies nous sont donnés. C'est là aussi un point qui demande de la part de l'officier-mitrailleur une maîtrise absolue de son feu. Il doit savoir jusqu'à quel moment (sur le terrain jusqu'à quelle ligne) il « peut » soutenir

<sup>1</sup> Bulletin bibliographique R. M. S. décembre 1924. (Réd.)

l'attaque de l'infanterie amie sans courir le risque de tirer sur elle et connaître, tactiquement, le développement des phases successives du combat. Nous reviendrons sur ce point.

*Remarques tactiques :*

La diversité des tâches incombant aux unités de mitrailleurs est trop connue pour que nous insistions. Quelles qu'elles soient, elles se résument en ceci :

Tactiquement : la mitrailleuse est la plus puissante des armes de l'infanterie. Quel que soit son emploi, elle renforce le feu de l'arme principale.

Techniquement : ce renfort s'opère :

a) par ouverture du feu par surprise.

b) par la constante recherche du tir de flanquement (tir d'enfilade).

L'auteur étudie d'abord le cas du tir frontal qui ne peut se justifier que sur certains terrains malpropres aux feux de flanc. L'appui frontal d'une troupe d'infanterie attaquant présente un grand inconvénient : à un moment donné, l'appui du feu automatique manquera. C'est l'instant où la mitrailleuse ne peut plus soutenir l'attaque sans risquer (comme c'est le cas pour l'artillerie d'appui direct) d'atteindre ses propres troupes. Il se produira un arrêt (les mitrailleuses allongent leur feu). C'est à ce moment-là que la continuité du feu automatique doit être assurée par la mitrailleuse légère. Autant de problèmes nouveaux qui se posent à nous.

Inutile d'insister sur l'importance du feu automatique par surprise. C'est un des principes de base de l'emploi des mitrailleuses. Il est illustré d'une façon originale dans le livre que nous essayons de résumer. L'auteur préconise l'emploi de « mitrailleuses silencieuses » (Schweige-Mg.) à tâches déterminées et qui n'ouvrent le feu que sur certains objectifs et « à un moment donné ». Ces mitrailleuses, tirant de flanc, peuvent s'installer dans n'importe quel secteur (même d'une troupe voisine) mais ne doivent jamais se laisser détourner de leur tâche primaire, même si une autre troupe, dans le secteur de laquelle ces mitrailleuses ont pris position, « pouvait » avoir besoin de leur concours. Des détails intéressants nous sont aussi donnés sur l'organisation de « positions factices », dont le but est de détourner l'attention de l'ennemi des positions effectivement occupées. Certes nous n'ignorons pas ces raffinements inhérents à l'organisation de toute position défensive. Mais, par manque de temps, et aussi par manque d'imagination, nous les laissons de côté.

Enfin, toujours en vertu du principe de la collaboration entre fusiliers et mitrailleurs, les Allemands donnent aux fusiliers des premiers échelons des « fusées » (lancées au moyen du fusil comme la grenade) dont l'emploi permet à l'infanterie d'indiquer à « ses » mitrailleurs les nids de mitrailleuses ennemies se dévoilant au dernier moment pour avoir le bénéfice de la surprise. Nous avons noté aussi avec quelle insistance l'auteur allemand préconise l'allure rapide que doit prendre la cadence d'une attaque opérée par l'infanterie, de façon à assurer la constance de l'appui des mitrailleurs.

Enfin, au cours d'un dernier exercice dans le cadre d'un bataillon, le colonel v. Merkatz commente d'heureuse façon les mesures à prendre pour organiser un dispositif de défense. Le système des feux articulés en profondeur, démontre, une fois de plus, la nécessité pour les mitrailleurs d'établir un plan de feux dont les actions locales se recoupent et d'y prévoir des flanquements successifs.

L'esquisse que nous venons de donner a le caractère hâtif de toute notice bibliographique. Pour apprécier un livre, il faut aller à la source.

Capit. R. M.

*La guerre d'indépendance en Finlande en 1918*, par Hannes Ignatius et Kaarle Soikkeli. Traduit du finnois par Jean-Louis Perret. Avec des illustrations et des cartes. Gr. in-8 de 259 pages. Helsingfors. Société Otava, éditeurs.

Nous savons fort peu de chose de cette guerre qui fut un dernier paragraphe greffé sur la guerre européenne. L'ouvrage du général Ignatius, chef d'état-major du général Mannerheim, commandant en chef l'armée finnoise, et de M. Soikkeli, secrétaire du Comité pour l'histoire de cette guerre, nous renseigne. Il nous fait voir, entre autres, comment, avec des moyens des plus réduits, les Finnois finirent par constituer une armée capable de tenir la campagne et de chasser les troupes rouges des soviets pour proclamer l'indépendance de la Finlande. Encore que la lecture ne soit pas toujours très aisée pour des lecteurs ignorant le pays et ses conditions particulières, on doit admirer la résolution de ce petit peuple qui, petit à petit, grâce à son patriotisme tenace, réalise le but de liberté qu'il s'est assigné.

Le volume est très bien présenté, belle typographie sur beau papier et nombreuses cartes, croquis et photographies.

*La défaite militaire de l'Allemagne en 1918*, par le lieutenant-colonel Paquet. L'usure des effectifs allemands. La stratégie allemande et la manœuvre des Alliés. Avec, en hors-texte, 37 croquis et 3 cartes en couleurs. In-8 de 286 pages. Paris 1926. Berger-Levrault, éditeur. Prix : 22 fr. (français).

En 1919, soit au lendemain immédiat de la guerre, une singulière controverse s'est élevée dans des milieux d'officiers. L'armée allemande, disait-on en Allemagne surtout, a été battue *moralemment*, mais non *techniquement*. La *Revue militaire suisse* a exposé et commenté cette opinion, qui s'explique uniquement par des motifs d'amour-propre, dans ses livraisons de février et d'août 1919. Elle a fait observer, entre autres, que le débat ne revêtait pas une grande signification, parce qu'une armée dont l'affaiblissement moral est tel que plutôt que de défendre sa cause et son pays, elle abandonne à l'ennemi ses forteresses, ses vaisseaux, ainsi que le principal de son armement et de ses moyens de ravitaillement, cette armée est aussi battue que le stratège le plus exigeant peut le souhaiter.

L'amour-propre persistant, les milieux militaires en question ne s'en sont pas moins tenus à leur opinion et bientôt, s'est greffée sur elle la légende « du coup de poignard dans le dos ». L'armée allemande n'avait pas été vaincue sur le champ de bataille, mais par le peuple allemand lui-même qui avait jeté, dans son mouvement révolutionnaire, la démoralisation chez les combattants.

Pour qui avait étudié, même sommairement, comme l'autorisaient les documents incomplets de l'époque, la campagne de 1918, en France, cette manière de voir était au moins naïve. L'allure des deux grandes phases de la campagne, la phase des offensives allemandes du 21 mars au 15 juillet, et la phase de l'offensive alliée du 18 juillet au 11 novembre montraient clairement l'application de deux stratégies entièrement différentes : celle de Ludendorff, stratégie de l'attaque portée en un seul point, et poussée jusqu'à épuisement des forces disponibles, après quoi, et dès l'instant que le succès décisif ne répondait pas à l'effort, force était de consentir à un délai de rétablissement qui profitait aussi à l'adversaire ; et celle de Foch, stratégie plus ménagère des forces disponibles, mais attaques portées sur plusieurs points à intervalles rapprochés, de telle sorte que l'adversaire soit constamment tenu en suspens, constamment contraint d'appeler ses réserves d'un secteur à l'autre, sans répit, sans arrêt dans



leur usure. La conséquence est apparue au cours même des événements avec une telle évidence que le problème ne semblait pas devoir prêter à une solution longuement ajournée. Tandis que la phase allemande n'a jamais fait voir que des reculs locaux des Alliés, la phase alliée a manifesté un recul général et ininterrompu des Allemands, un recul de quatre mois sans jamais un pas de récupération. Si l'on ajoute à la constatation du fait, la lecture des autobiographies des grands chefs, de Hindenburg et de Ludendorff pour ne parler que d'eux, lecture qui nous apprend qu'à aucun moment ce long recul n'a été volontaire, on ne voit plus quel doute conserver sur l'état d'une armée qui en est là lorsqu'elle sollicite la paix. Elle était vaincue, virtuellement, avant la révolution. La légende du coup de poignard dans le dos pouvait agir comme un baume sur une blessure d'amour-propre, elle était incapable de tromper l'histoire.

A ces démonstrations qui relèvent partiellement de la dialectique, le lieutenant-colonel Paquet ajoute la démonstration scientifique, plus solide naturellement puisqu'elle repose sur l'observation des faits. Sur un exposé de chiffres, serait-il plus exacte de dire. Le lieutenant-colonel Paquet suit l'usure progressive des effectifs allemands, puis des réserves stratégiques, d'abord année après année de guerre, puis, pendant la campagne de 1918, d'effort offensif en effort offensif et, finalement, de pas en arrière en pas en arrière.

Sur le premier point, voici un tableau tout à fait suggestif. C'est celui du recrutement des nouvelles classes d'âge au fur et à mesure du prolongement des hostilités. Les jeunes gens de la classe de 1914, sont recrutés normalement vers la fin de l'année, voire même plus tard qu'en temps de paix ; l'âge maximum est de 20 ans dix mois. Dès 1915, la classe sera appelée plus tôt qu'en temps de paix, mais l'âge maximum est encore de 20 ans quatre mois. A partir de 1916, le recrutement se fait au-dessous de 20 ans ; âge maximum, 19 ans huit mois et demi. Puis, la chute se précipite : 19 ans deux mois pour la classe 1917, 18 ans dix mois et demi pour celle de 1918, 18 ans quatre mois et demi pour celle de 1919, dont les éléments apparaissent au front au mois de mars 1918. Ils sont recrutés deux ans et demi avant l'incorporation normale du temps de paix. On approche peu à peu des Marie-Louise.

Le lieutenant-colonel Paquet examine de même la diminution progressive au front, diminution des effectifs des unités et diminution de celles-ci. Il arrive finalement aux chiffres connus des réserves respectives. L'entrée en ligne des Américains procure des divisions de réserve en nombre croissant, dont la stratégie de Foch favorise le rétablissement pendant que les réserves allemandes passent de 80 divisions au mois de mars 1918 à 17 en novembre, dont deux seulement ont eu un mois de repos. L'heure est venue de signer l'armistice.

Les démonstrations du lieutenant-colonel Paquet sont basées essentiellement sur les travaux du deuxième bureau qui renseigne Foch au fur et à mesure des événements. Pour leur donner toute leur valeur historique, il reste à tirer la preuve directe des statistiques allemandes. Cela viendra ! Lorsque l'amour-propre cédera au désir de la vérité, l'histoire définitive sortira du puits en même temps qu'elle, même en Allemagne.

F. F.

*Allgemeine Schweizerische Militärzeitung*. Mai 1920. Società svizzera degli ufficiali. Reso conte della gestione amministrativa giugno 1925 - marzo 1926. (Texte dans les trois langues nationales). — Eine

notwendige Entwicklung unserer Verteidigungsstrategie, von Oberst R. von Diesbach. — Pferdewärter, von Oberst Th. Zwicky. — Zur Organisation des Inf-Zuges, von Walter Höhn. — C'era una volta, von A. Bz. — Tagesfragen. — Totentafel. — Commission d'études. — Sektionsberichte. — Literatur.

*Schweizerische Monatschrift für Offiziere aller Waffen.* Avril 1926. Die Krisis in der Marneschlacht, von Obertsst. E. Bircher (Fortsetzung). — Zur Kaliberfrage der Infanteriegeschütze, von Hauptm. G. Däniker. — Aus dem Grossen Krieg. Die Erstürmung des Monte Ortigara am 25 Juni 1917, von Goiginger, m. p. Feldmarschall-Lieut. — Correspondance de France, par le Colonel Lebaud. — Mitteilungen. — Literatur.

### BROCHURES EN VENTE

à la

*Revue militaire suisse.*

Envoi franco sur réception en timbres-poste de la somme indiquée :

<i>Infanterie</i> : Le fusil-mitrailleur 1925, par le capitaine R. Masson . . . . .	Fr. 1
<i>Artillerie</i> : Tirs de combat, par le major M. de Montmollin »	1
<i>Service de santé</i> : Le transport des malades et blessés par avions, par le Dr Armand Vincent, médecin-major de 1 <sup>re</sup> classe . . . . .	» 1
<i>Histoire</i> : La bataille de Morat, par Max de Diesbach, colonel d'infanterie . . . . .	» 1
Le premier cinquantenaire de la 1 <sup>re</sup> D. A. fédérale, par le colonel Feyler et le lieutenant Roman . . . . .	» 1
La Suisse stratégique et la guerre européenne, par le colonel F. Feyler . . . . .	» 5



**FURNEY**  **Fils**

**LAUSANNE**

**ARMES**

**TIR : CHASSE : DÉFENSE**  
**Accessoires : Réparations**

**Téléphone 38.22**